Les Mémoires DE MME SARAH BERNHARDT

M. François Coppée

La première du "Passant" La pièce aux Tuileries

Par Mme Sarah Bernhardt

Le premier volume des "Mémoires" si attendus de Mme Sarah Bernhardt vient de paraître à la librairie Fasquelle. Ce premier volume, sous le titre général de "Ma Double Vie," raconte la carrière de la tragédienne, de ses débuts jusqu'à la création par elle de la "Fédora" de M. Sardou au Vaudeville. Voici des fragments d'un des chapitres les plus attrayants de ces "Mémoires." C'est le récit de la première représentation, à l'Odéon, du "Passant" de M. François Coppée, qui fut pour l'auteur comme pour l'interprète le premier rayon d'une gloire aujourd'hui à son apogée. L'Odéon était alors dirigé par M. de Chilly qui avait pour associé M. Félix Duquesnel, et la jeune Sarah Bernhardt venait de se faire remarquer dans le "Kean" d'Alexandre Dumas.

A propos de ces "Mémoires", disons que Mme Sarah Bernhardt a fait de la Nouvelle-Orléans et de ses environs le moins riant des tableaux. Pour intéresser ses lecteurs d'outre-mer,—elle n'aura sans doute que ceux-là—elle a fait preuve du plus profond dédain de la vérité ; c'est plutôt sous l'étreinte de la poignante émotion que lui aura laissé quelque cauchemar qu'elle a raconté ce qu'elle a cru voir dans notre ville. Nous savons qu'elle est nerveuse, et, dame ! que ne font pas dire et écrire ces diables de cordons conducteurs à la sensibilité que l'on nomme les nerfs ; et puis, avec les années, les facultés s'affaiblissent, la mémoire surtout.

Mais ce qu'elle raconte au sujet du "Passant" n'est pas dénué d'intérêt.

Après "Kean," je jouai "La Loterie du Mariage." Pendant que je répétais cette pièce, Agar vint me trouver dans le coin où je me tenais de coutume, assise sur un petit fauteuil que je faisais prendre dans ma loge, les pieds sur une chaise de paille. Je préférais cet endroit, parce qu'il y avait un bec de gaz qui l'éclairait, et que je pouvais travailler en attendant que ce fût mon tour d'entrer en scène. J'adorais broder, faire de la mignonnette et de la tapisserie. J'avais un tas de petits ouvrages commencés et je prenais tantôt l'un, tantôt l'autre, au gré de mon désir.

Mme Agar était une admirable créature, créée pour la joie des regards. Grande, pâle, brune, avec des yeux noirs larges et doux ; une toute petite bouche, aux lèvres épaisses et arrondies, soulevée dans les coins par un imperceptible sourire, meublée de dents ravissantes; la tête merveilleusement casquée par des cheveux abondants et luisants ; elle était l'incarnation vivante des plus beaux types de la Grèce antique ; ses mains, belles et longues et un peu molles, sa démarche lente et un peu pesante achevaient l'évocation

Elle était la grande tragédienne du théâtre de l'Odéon. Elle s'avançait vers moi de son pas mesuré. Derrière elle, suivait un jeune homme de vingt-quatre à vingt-six ans. "Tiens, ma chérie, dit-elle en m'embrassant, tu peux faire le bonheur d'un poète."

Et elle me présenta François Coppée.

Je fis signe au jeune homme de s'asseoir, et je le regardai mieux. Son beau visage, émacié et pâle, était celui de l'immortel Bonaparte. Tout mon être sursauta d'émotion, car j'adore Napoléon Ier. Surtout Bonaparte.

"Vous êtes poète, Monsieur ! —Oui, Mademoiselle.... (Lui aussi, sa voix tremblait, car il était encore plus timide que moi) .... Oui, j'ai fait une petite pièce, et Mlle Agar est persuadée que vous voudrez bien la jouer avec elle.—Oui, ma chérie, reprit Agar, tu vas la lui jouer. C'est un petit chef-d'œuvre ! Et je suis sûre que tu auras un succès colossal !".....

On m'appela en scène. Je revins quelques instants après. Agar avait pris possession de mon fauteuil ; elle voulait me le rendre, et sur mon refus, me fit asseoir sur ses genoux. Le jeune homme rapprocha sa chaise et nous papotâmes ainsi, nos trois têtes se touchant.

Il fut convenu que je porterais, après l'avoir lue d'abord, la pièce à Duquesnel, seul capable de juger la vente et que nous obtiendrions ensuite, des deux directeurs, l'autorisation de la jouer à un "bénéfice" qui devait avoir lieu après notre première.

Le jeune homme ravi, eut un pâle et reconnaissant sourire et me serra la main avec nervosité.

...La répétition venait de finir. Je pris congé d'Agar, et lus la pièce en voiture. Elle me transporta à tel point, que je revins sur mes pas pour la faire lire de suite à Duquesnel.

Je le rencontrai dans l'escalier. "Je t'en prie, remonte ! — Oh ! mon Dieu !.... me dit-il. Qu'est-ce qu'il y a, ma chère amie ? Tu sembles avoir gagné le gros lot ?

- Eh bien, c'est à peu près cela. Viens !" Et une fois dans son cabinet : "Lis cela, je t'en prie ! —Donne, je vais l'emporter. — Non, lis-le, là, tout de suite ! Veux-tu que je te le lise ? - Non ! non ! répliqua-t-il, ta voix est une trompeuse qui fait des plus mauvais vers une ravissante poésie. Donne !"

Et le jeune directeur s'installa dans son fauteuil et se mit à lire. Pendant ce temps, je feuilletais des journaux.

"C'est délicieux, s'écria-t-il. Enfin, c'est un pur chef-d'œuvre !" Je bondis de joie. "Tu le feras accepter par Chilly !" — Oui, oui, sois tranquille. Mais quand veux-tu jouer cela ? —Ah ! écoute : l'auteur me semble très pressé, et Agar aussi. — Et toi aussi ! me dit-il en riant, car voilà un rôle selon tes rêves. — Oui, m'n petit Duq.... moi aussi !... Veux-tu être gentil ? Fais-moi jouer cela au "bénéfice" de Mme X...., dans quinze jours. Cela ne dérangera aucun spectacle, et notre poète sera si heureux !

Bien, bien, reprit Duquesnel, je vais arranger cela... Mais comment faire pour les décors ? murmura-t-il en se rongeant les ongles (son repas favori quand il est préoccupé).

J'avais déjà pensé à cela. Je lui offris de le reconduire chez sa femme, et chemin faisant, je lui développai mon plan. Le décor serait celui de "Jeanne de Ligneris," une pièce qui venait d'être jouée, et tuée sous les quolibets du public. Un superbe parc italien avec statues, fleurs, et même l'escalier. Quant aux costumes, si on parlait de cela à Chilly, quelque bon marché qu'ils fussent, il pousserait les cris de Rodin ! Agar et moi, nous fournirons nos costumes."

Nous étions arrivés chez Duquesnel. "Tiens, monte dire bonjour à ma femme ; et en même temps parle lui des costumes."

Je montai donc ; après avoir embrassé la plus jolie figure qu'on puisse rêver, je fis part, à la douce propriétaire de ce joli visage, de tout notre complot. Elle approuva tout et me promit de se mettre de suite en quête de jolis dessins pour nos costumes.

Pendant qu'elle parlait, je la comparais à Agar : Oh ! combien j'aimais mieux cette ravissante tête blonde avec ses yeux immenses, limpides, et ses deux petites fossettes carminées ; et ses cheveux légers qui auréolaient son front ; et les attaches si fines de ses poignets au bout desquels étaient les deux plus jolies mains qu'il soit possible de voir. Du reste, ces mains-là sont restées célèbres.

Je quittai ce couple ami, et me rendis chez Agar pour lui raconter tout ce qui s'était passé. La pauvre m'embrassa cent fois.

Il y avait là un prêtre qui était son cousin, et qui parut être très content de tout mon récit : sûrement, il était au fait de tout.

Un coup de sonnette timide, et on annonça François Coppée. "Je me sauve, lui dis-je sur le pas de la porte en lui serrant la main, Agar vous racontera tout."

Les répétitions du "Passant" commencèrent peu de temps après, et ce fut un temps délicieux, car le jeune et timide poète était un causeur plein d'esprit.

La première représentation eut lieu ainsi qu'il était convenu.

"Le Passant eut un véritable triomphe. Le public ne cessait d'applaudir. Le rideau se releva huit fois sur Agar et moi. Nous avions en vain essayé d'entraîner l'auteur, que le public voulait voir. François Coppée s'était caché.

Très inconnu, le jeune poète devint célèbre en quelques heures. Son nom était dans toutes les bouches.

Quant à Agar et moi, nous fûmes comblés d'éloges ; et Chilly voulut payer nos costumes.

Nous jouâmes ce petit acte plus de cent fois de suite avec la salle comble.

Nous fûmes priées aux Tuileries et chez la princesse Mathilde. Ah ! cette première représentation aux Tuileries est gravée dans mon cerveau ; et les yeux fermés, je revois tout, tout.

Il fut convenu avec Duquesnel et l'envoyé de la Cour que nous irions d'abord, aux Tuileries, Agar et moi, pour voir l'emplacement où nous devions jouer, enfin de la faire aménager selon les besoins de notre pièce.

M. le comte de Laferrière devait me présenter à l'Empereur, lequel devait me présenter à l'impératrice Eugénie. Agar devait être présentée par la princesse Mathilde, pour laquelle elle posait une tête de Minerve.

M. de Laferrière vint me chercher à neuf heures du matin, dans une voiture de la Cour, où je pris place avec Guérard. M. de Laferrière était un très aimable homme aux manières un peu compassées.

Comme nous tournions la rue Royale, dans un moment d'arrêt, le général Fleury s'approcha de nous. Je le connaissais, car il m'avait été présenté par Morny. Il s'informa ; et sur le récit que lui fit le comte de Laferrière, il nous quitta, me criant : "Bonne chance !" A ce moment même, un homme qui passait répondit : "Bonne chance, peut-être, mais pas pour longtemps, tas de propres à rien !"

Arrivés au château des Tuileries, nous descendîmes tous les trois. On m'introduisit dans un petit salon jaune du rez-de-chaussée.

"Je vais prévenir Sa Majesté," dit M. de Laferrière en nous quittant. Seule avec Guérard, je voulus répéter mes trois révérences : "Mon petit'dame, dis-moi si c'est bien ? — Et je saluai en murmurant : "Sire.... Sire...." Je recommençai plusieurs fois : "Sire...." plongeant dans ma robe, les yeux baissés, quand j'entendis un léger rire étouffé.

Je me redressai, furieuse contre Guérard, mais je la vis comme moi, courbée en demi-cercle. Je me retournai vivement : derrière moi, l'Empereur, tapant doucement dans ses mains, riait discrètement, mais riait bien tout de même.

J'étais rouge, confuse .... Depuis quand était-il là ? ... J'avais plongé je ne sais combien de fois, rectifiant mon salut, disant : "Ça ....c'est trop bas tout de même ; ça .... c'est bien .... n'est-ce pas, Guérard ?" Mon Dieu ! mon Dieu ! Avait-il entendu tout cela ? Et comme malgré mon émoi j'esquissais ma révérence : "Inutile, me dit l'Empereur en souriant, cela ne sera jamais plus joli que tout à l'heure. Réservez-les pour l'Impératrice, qui vous attend."

Ah ! ce "tout à l'heure". Je me demandais quand c'était .... "tout à l'heure". Je ne pouvais interroger Guérard, qui marchait loin derrière avec M. de Laferrière.

L'Empereur marchait près de moi, me parlant de mille choses auxquelles je ne répondais que distraite, à cause du .... "tout-à l'heure."

Il me plaisait bien plus ainsi, de près, que sur ses portraits. Il avait de si jolis yeux mi-clos qui regardaient au travers de très longs cils. Son sourire était triste et un peu narquois. Son visage était pâle ; et sa voix éteinte et prenante.

Nous arrivâmes chez l'Impératrice. Elle était assise dans un grand fauteuil. Une robe grise emprisonnait son corps qui semblait être moulé dans l'étoffe.

Je la trouvai très jolie. Plus jolie aussi que sur ses portraits.

Je fis mes trois saluts sous l'œil rieur de l'Empereur.

Quand Agar fut arrivée, et présentée, l'Impératrice nous fit conduire dans le grand salon où devait avoir lieu la représentation.

Les mesures furent prises pour l'estrade. Puis, il fallait l'escalier sur lequel Agar posait en courtisane découragée qui maudit l'amour vénal et souhaite l'amour idéal. C'était toute une affaire cet escalier.

Il fallait dissimuler la naissance des trois marches qui figuraient le monumental escalier d'un palais florentin. Je demandai des arbustes, des plantes fleuries, je disposai le tout le long des trois marches.

Le Prince Impérial, qui était arrivé, et qui avait alors treize ans, m'aida à ranger les plantes. Il riait comme un fou quand Agar montait sur les marches pour essayer l'effet.

Il était délicieux, ce jeune Prince, avec ses yeux magnifiques, aux lourdes paupières, comme sa mère, et aux longs cils, comme son père.

Il était spirituel comme l'Empereur. Cet Empereur qu'on avait surnommé "Louis l'imbécile" et qui avait certainement l'esprit le plus fin, le plus subtil, et en même temps le plus généreux.

Nous arrangeâmes tout pour le mieux. Et il fut décidé que nous reviendrions deux jours après, pour une répétition devant Leurs Majestés.

Avec quelle grâce le Prince Impérial demanda d'assister à cette répétition !.... ce qui lui reste, lui fut accordé.

L'Impératrice nous dit au revoir d'une façon charmante, et elle ordonna aux deux dames qui l'accompagnaient de nous faire servir des biscuits et du vin d'Espagne, et de nous faire visiter le palais, si tel était notre désir.

Moi, je n'y tenais guère, mais "mon petit'dame" et Agar, semblaient si ravies de cette offre, que je me prêtai à leur fantaisie. Et je l'ai toujours regretté, car rien n'était plus laid que les appartements particuliers, sauf le cabinet de travail de l'Empereur et les escaliers. Je m'ennuyai terriblement pendant cette visite. Quelques tableaux vraiment beaux, me consolèrent un peu. Et je restai quelque temps en contemplation devant le portrait de Winterhalter représentant l'impératrice Eugénie.

Elle était bien ainsi. Et ce portrait explique et justifie la fortune thespienne de la souveraine.

La répétition eut lieu sans incidents.

Le jeune Prince s'ingénia à nous prouver sa joie reconnaissante, car nous nous étions mises en costumes — pour lui, puisqu'il ne devait pas assister à la soirée. Il dessina mon costume, et se promit de le faire copier pour un bal déguisé qui devait être donné pour l'enfant impérial.

La représentation eut lieu en l'honneur de la reine de Hollande, accompagnée du prince d'Orange, qu'on appelait ordinairement à Paris "le prince Citron...."

Nous fûmes appelées à recevoir les compliments. Nous fûmes entourées, choyées et, finalement, ravies de notre soirée.

SARAH BERNHARDT.

Les "Chauffards" de la Mer.

Chronique parisienne :

C'est un fait accompli. Le "Lusitania" détient aujourd'hui le record de la mer. Le paquebot anglais a battu de quelques heures et de quelques minutes le record des paquebots allemands. Toute l'Angleterre, penchée sur des cartes marines, a parié pendant cinq jours entiers sur l'événement. "Hurrah pour le "Lusitania !"

Certes, c'est une victoire pour l'industrie moderne que d'avoir réduit à moins de six jours la traversée de l'Atlantique, et d'avoir construit des navires qui parcourent les mers à une vitesse de plus de 40 kilomètres à l'heure. Nos trains de banlieue en pâlissent d'envie.

Malheureusement, de telles victoires sont chères. Les monstres marins qui permettent de les gagner sont des engins coûteux, dont le prix comporte aujourd'hui plus de millions qu'il ne fallait jadis de centaines de mille francs pour les construire. Dans leurs flancs, il faut entasser de véritables montagnes de charbon. En dehors de leurs passagers, ils emportent plus de trois cents hommes d'équipage. Et c'est une ville tout entière qui vogue ainsi sur les flots, emportant avec elle un monde d'êtres réunis au hasard des nécessités de la vie, inconnus de la veille, aujourd'hui solidaires, avec leurs passions, leurs anxiétés, leurs espoirs et leurs craintes. Il y aurait bien des livres à écrire sur cette vie de paquebots, et sur les drames qui se jouent entre leurs murailles d'acier.

Une dame anglaise qui vit toute l'année sur un navire, où elle a loué une cabine de luxe et un salon nous décrira peut être un jour dans ses mémoires, cette existence de fièvre, de plaisirs et d'angoisses.

Mais je doute qu'elle puisse nous raconter un épisode plus poignant que celui de ce chauffeur du "Lusitania", devenu subitement fou devant le foyer de sa chaudière, et qui a payé de sa raison le triomphe du favori de la Grande-Bretagne.

Voilà la rançon de la gloire. Tandis que le champagne coule à flots pour fêter le succès du navire, un malheureux, la camisole de force au dos, crie et gémit, et dans une pauvre chaumière d'Angleterre, une famille se désole et pleure.

Il faut avoir vu les chaufferies d'un grand navire, pour savoir ce qu'est la vie des chauffeurs.

Un trou obscur, dans lequel on descend par une échelle de fer, faite de crampons rivés dans la muraille.

Dans le tourbillonnade de poussière qui voltige, quelques ampoules électriques jettent une lueur pâle et terne.

Sur le plancher d'acier, des hommes s'agitent, nus, jusqu'à la ceinture, couverts de sueur et de charbon.

Lorsque une porte du foyer est ouverte pour recharger les grilles, une lueur aveuglante brûle les yeux de ceux qui manient la pelle ou le ringard. La flamme qui grésille semble toute prête à s'élancer vers eux. Le charbon qui tombe sur elle éclate et le bruit des détonations qui se succèdent est comme l'écho d'une lointaine fusillade. Aveuglés, les chauffeurs chancellent en se relevant. Ils courent à la cruche d'eau étancher la soif ardente qui dessèche leur gosier brûlant.

Puis ils attendent prostrés, l'instant de chercher à nouveau.

L'atmosphère est irrespirable. Tout est fermé, des ventilateurs puissants vont chercher l'air en haut, sur le pont, et le refoulent sous pression dans la chambre de chauffe.

Malheur à celui qui ne peut résister à la tentation de sécher sous la douche froide qui tombe des manches à air la sueur qui ruisselle sur ses épaules. La phtisie qui le guette en fait une proie facile. On ne vieillit pas dans ce métier-là. Quand ils sortent, leur quart fini, les chauffeurs sont fourbus. Ils se trempent un peu sous la douche bienfaisante, puis ils dorment.... pour recommencer.

C'est dans une de ces chaufferies que s'est produit le drame du "Lusitania". Au milieu d'un quart, un chauffeur, atteint d'un coup de chaleur, est devenu fou subitement.

Instant d'épouvante ! Au milieu de ses camarades, il pousse des cris stridents de bête traquée. Il faut se jeter sur lui, le ligoter, l'emporter hors de cet enfer, tandis que le navire poursuit sur l'Océan sa course triomphale.

Riez, vous qui lisez ceci, riez, messieurs, et vos femmes aussi, elles vraiment souffert si votre paquebot avait mis quelques heures de plus à franchir l'Atlantique ?

Et vous, belle passagère, qui flirtez si agréablement au milieu d'une cour de jeunes élégants, était-il vraiment nécessaire qu'un homme devînt fou parce que vous mettrez quelques minutes de moins à vous rendre à New York, car il ne s'agit pas ici de Cadet procès du progrès. Mais il y a pour tout un snobisme spécial. Et de même que certains automobilistes traversent des villages à des allures folles, au mépris de la vie de leurs semblables, il y a des "chauffards" de la mer.

On m'objectera que cet accident aurait pu se produire sur un navire filant 20 ou 22 nœuds au lieu de 24.

C'est possible, mais ce n'est pas sûr. A partir d'une certaine vitesse, ce n'est pas un effort un peu plus grand qu'il faut pour être victorieux, c'est un effort dix fois, vingt fois plus considérable. Avec une seule chaudière marchant à l'allure normale, un contre-torpilleur file plus de 20 nœuds. Pour en donner 30, les deux chaudières doivent marcher en pleine pression.

Une seule chose est vraie : les fous ne sont pas ceux dont la raison cède aux terribles surexcitations de la fatigue et de la flamme.

Ce sont ceux qui, au mépris des existences d'autrui, veulent satisfaire leur vanité ou leur hâte de gens oisifs.

Ce sont ceux à portent la peine de leur crime, et le remords des cris d'agonisants de leurs victimes.

M. Rostand intime.

Le public est plus reconnaissant qu'on ne le pense ou qu'on se plaît à le dire. Il garde envers ceux qui ont eu la fortune de lui donner des sujets de joie, ou même de simple contentement, une fidélité de sentiment qui se manifeste lorsqu'en naît l'occasion. La maladie de M. Edmond Rostand nous en offre l'exemple. L'opération chirurgicale dont le poète vient d'être l'objet a éveillé au fond des esprits cette sympathie qui dépose lentement et comme en secret toute œuvre heureuse en faveur de celui qui l'a créée. On a été ému et on s'est montré que que peu inquiet pour la santé un instant compromise d'un homme que beaucoup ne connaissent guère et que d'autres n'ont fait qu'entrevoir. "Cyrano" travaillait encore une fois pour son maître. Nous sommes, sans le savoir, l'ami de qui nous avons applaudi. C'est plus souvent le quand celui ci est dans la peine que nous nous en apercevons.

Au reste, on croyait généralement M. Edmond Rostand beaucoup plus mal qu'il n'était en réalité. Il y a quelques mois, en pleine activité, il était, par une crise d'hypendicite aiguë et passagère, le poète avait aussitôt suivi le traitement qui, ordonné par la Faculté, allait lui permettre de subir dans les conditions les plus favorables l'intervention chirurgicale jugée nécessaire. Au bout de quelques semaines l'état général était si satisfaisant que M. Rostand reprenait ses habitudes de vie familiale et de travail auprès de sa gracieuse et délicieuse compagne, habitudes qu'il n'a quittées que pour se mettre entre les mains des chirurgiens. Et il l'a fait avec un courage gai, m'a-t-on dit, un courage à la "Cyrano", où il entrait, j'en suis sûr, une pensée charmante, celle de rassurer les siens.

Cette existence de M. Rostand à Cambo, intime, intellectuelle et champêtre, on la connaît très peu. Le poète, après avoir été un Parisien averti, très mêlé aux fièvres et aux imprévus de la capitale, tend à montrer qu'il partage l'avis de ceux qui estiment que pour goûter pleinement le charme de la solitude, il faut savoir cacher sa vie. Tâche très malaisée de nos jours lorsque, en même temps qu'un auteur applaudi, on est de nature courtoise et accueillante.

Elle est, au reste, très simple cette vie partagée entre l'étude, le rêve et les distractions rustiques. Mais, par la grâce qui l'entoure, elle offre, je ne sais quoi de rare et d'attendu en même temps qui plairait aux lectrices des "Romanesques" et de la "Princesse Lointaine", en leur faisant dire sans doute que c'est ainsi que leur serait apparue l'existence du poète, si elles l'avaient entrevue en songe.

Il faut d'abord le décor où elle se meut, en ce pays basque où la nature, fine et colorée, harmonieuse jusque dans ses imprévus les plus brusques, semble faite, comme eût dit Fénelon, pour le plaisir des yeux, mais des yeux délicats, sensibles non seulement à la beauté des contours, mais à la qualité de la lumière. Ici, elle est particulière. Claire et mélancolique à la fois, tendre comme tissée de rêve. Il flotte je ne sais quelle douceur mystérieuse dans ses manifestations sans cesse renaissantes. Elle attriste et console. Une lumière bien faite pour bercer l'âme indécise et changeante d'un poète. C'est par cette lumière-là, sans doute, que M. Rostand a été pris.

Bâtie sur le plateau d'une colline, dans la tradition locale, la maison basque d'"Arnaga" s'éclaire à l'intérieur de cette même lumière tendre et dorée, par le ton des bois, des lambris, des tentures, des meubles, des tableaux et des fresques. Tout semble concourir à une harmonie de couleurs qui caresse l'œil en entrant. Maison d'artiste, et de lettré aussi. Je ne dis pas de poète. Le poète a placé le cadre à sa fantaisie dans les jardins et dans le parc. Dans la maison, sous les voûtes du hall immense, des salles diverses et de la bibliothèque, toute l'ingéniosité, le goût très sûr d'un Français très intelligent, épris d'art et d'étude. Scènes d'évocation exquises, réalisées par des peintres de choix, livres nombreux aux reliures rares recouvrant les murs d'une haute salle d'études à galerie circulaire, à escaliers roulants, à coins de repos, asile délicieux où le jour pénètre par des vitraux anciens et qui invite à la rêverie, aux recherches et à la méditation, tout en même temps.

Quelqu'un me disait, en revenant d'"Arnaga" :

—Il me semble que visitant la maison sans connaître le nom de son hôte, j'aurais tout de même pensé à Rostand.

L'observation, fort juste, m'a paru valoir la peine d'être reproduite. C'est l'apanage des esprits vraiments de marquer d'une empreinte personnelle tout ce qu'ils touchent. La maison basque de M. Rostand semble bien sortie de l'imagination à laquelle nous devons tant d'œuvres applaudies au théâtre. C'est la même fantaisie élégante, la même ordonnance décorative précise, fuyante et légère, la même entente des nuances. Cela se retrouve dans le jardin, surtout. Le parc verdoyant et fleuri, orné d'eaux dormantes pareilles à des miroirs et de fontaines, de marbres et de roses, libre et cultivé, ménagé avec un sentiment si juste du paysage dans lequel il s'encadre qu'il y prépare. Toute la campagne environnante, avec ses champs de culture, ses vallonnements légers portant des forêts et des fleurs, ses maisons éparses, blanches et coiffées de roux, ses rideaux de peupliers à travers lesquels serpente l'adorable Nive, tout ce pays charmant paraît le prolongement naturel du parc et du jardin. Et le cirque lointain et bleu des montagnes clôt la fantaisie. Il en est, du reste, ainsi dans les contes de fée.

A un de nos confrères, qui lui demandait naguère ce qu'il faisait à Cambo, M. Rostand répondit par ce sonnet :

Ce que je fais, monsieur : Des courses dans les bois,
A travers des ronciers qui me griffent les manches ;
Le tour de mon jardin sous des arceaux de branches ;
Le tour de ma maison sur un balcon de bois.
Lorsque les piments verts m'ont donné soif, je bois
De l'eau fraîche, en prenant la cruche par les hanches ;
Quelquefois, lorsque l'heure éteint les routes blanches,
Le soir plein d'Angélus, de grelots et d'abois.
Ce que je fais ? Je fais quelquefois une lieue
Pour aller voir, plus loin, si la Nive est plus bleue ;
Je reviens par la berge. Et c'est tout, s'il fait beau ;
S'il pleut, je tambourine à mes vitres des charges ;
Je lis, en crayonnant des choses dans les marges ;
Je rêve ou je travaille.

EDMOND ROSTAND.

Cambo.

Le sonnet est fort joli, mais incomplet. Le poète n'a pas tout dit. Il n'a pas dit tout le plaisir qu'il prenait à la vie domestique. Ces vers furent écrits, il est vrai, avant l'achèvement de sa propriété nouvelle. M. Rostand aime les fleurs, mais il aime aussi les bêtes, toutes celles qui, par la finesse de leurs attaches, la grâce ou la noblesse de leurs mouvements, la beauté de leur fourrure ou de leur robe offrent un type parfait de race. Les chevaux, les chiens, les chats, les volatiles au plumage coloré, sollicitent également son attention. Il a même un loup et qui, apprivoisé et devenu d'excellent caractère, fait le meilleur ménage avec de jeunes chiens étrangers, ses compagnons. La promenade la plus coutumière de M. Rostand est ainsi celle qu'il fait de sa bibliothèque à son jardin et de son jardin à cette partie de son parc où sont réunies les bêtes. Leur regard lui est aussi agréable que la pensée des sages et le parfum des roses. Le reste du temps est à la rêverie.

C'est à cette vie-là que M. Rostand va retourner bientôt, pour notre très prochain plaisir, sans doute, car s'il est des poètes qui n'enfantent que dans la douleur, il en est d'autres, heureusement, et de très grands, qui enfantent dans la joie.

L'origine des mots célèbres

D'où viennent les "mots" célèbres, les expressions-proverbes qu'aiment à citer écrivains et orateurs, et dont nous nous plaisons à émailler nos conversations ? Il y en a de nobles et de solennels, de spirituels et de comiques, de familiers et de bizarres ; il y en a même dont le succès tient à ce qu'ils n'ont à peu près aucun sens. Tout ont une historique, très souvent, nous avons oublié, ni nous l'avons jamais sue. Remontons à l'origine, plus ou moins lointaine, de quelques-uns de ces "mots" graves ou plaisants.

Revenons à nos moutons !

Invitation du juge au marchand Jocasme qui, à une affaire de moutons, mêle une affaire de drap, dans la "Farce de l'avocat Pathelin", œuvre qui date, comme on sait, de Charles VII.

Nous dansons sur un volcan.

Le 31 Mai 1830, le duc d'Orléans donnait, au Palais-Royal, une fête au roi de Naples. "Monseigneur, dit M. de Salvandy, ceci est une fête toute napolitaine : "Nous dansons sur un volcan".

Après nous le déluge !

Mot de la marquise de Pompadour. On le trouve recueilli notamment, dans les "Mémoires de Madame du Hausset," publiés en 1824.

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

Parole du valet Ulloa à son maître, dans le "Menteur" de Corneille. ACTE IV, SCENE V.

L'ordre règne à Varsovie.

Le 8 Septembre 1831, Varsovie se rendait aux Russes, après deux jours de combat. Le 16, M. de Dedenas interpellait le ministre Sebastiani sur les affaires de Pologne. Le ministre répondit : "Le Gouvernement a communiqué tous les renseignements qui lui étaient parvenus sur les événements de Pologne. Au moment où l'on écrivait, "la tranquillité régnait à Varsovie." Le journal "La Caricature" publia quelques jours après une lithographie de Granville et Eugène Forest, représentant un soldat russe entouré de cadavres, avec cette légende : "L'ordre règne à Varsovie."

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

On reprochait au poète Auguste-Marseille Barthélemy, son camélléonisme, ses variations politiques. En 1832, il riposta par "Ma Justification," d'où ce mot est extrait.

Quel génie! Quel dentiste!

Exclamation que répète à tout venant Eusèbe, ami du dentiste Grodade, dans "Les Millions de Gladator," comédie de Labiche et Philippe Gille, représentée pour la première fois aux Variétés, le 22 Janvier 1875.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.

La Fontaine, "Le Paysan du Danube.

Qui trompe-t-on ici?

C'est là, légèrement déformé, le mot de Basile, dans le "Barbier de Séville," de Beaumarchais : "Qui diable est-ce donc qu'on trompe ici ?"

Glissez, mortels ; n'appuyez pas !

Ce vers termine un quatrain inscrit au bas d'une gravure du XVIIIe siècle intitulée "L'Hyver," et représentant des patineurs. Le quatrain est de Roy, le dessin de Lancret, la gravure de Nicolas de Larmessin.

Contenter tout le monde et son père.

La Fontaine, "Le Meunier, son Fils et l'Ane :

Parbleu, dit le meunier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père."

Bien rugi, lion !

Mot de Démétrius admirant avec quel art le menuisier Smig joue un rôle de lion dans "Le Songe d'une nuit d'été," de Shakespeare : "Well-roared, lion !"